

Hugo Petitjean



L'Héritage du Dieu noir

Tome 2



L'héritage du dieu noir

Tome 2 - La croisade des exilés



Hugo Petitjean

L'Héritage du Dieu Noir

Tome 2 - La croisade des exilés

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3631-3

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

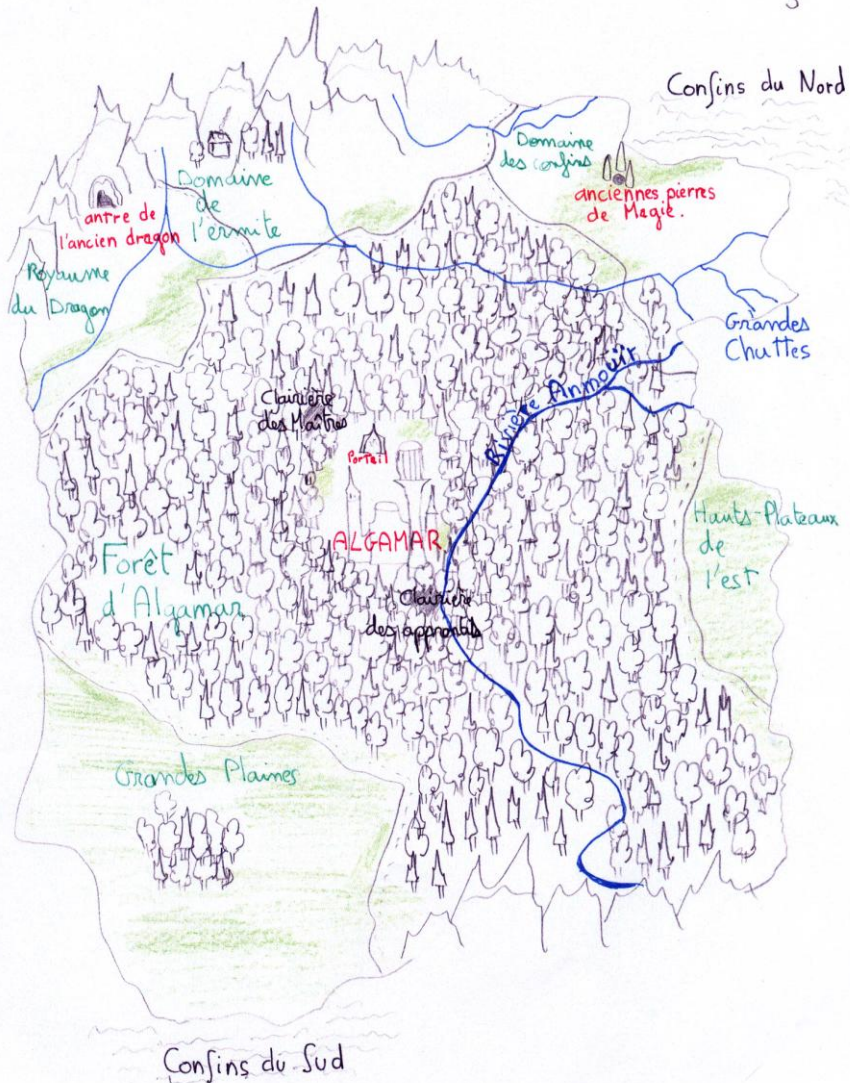
*Un grand merci à mon frère,
Lilian, pour ses magnifiques couvertures...*

Partie 1

Empire de Jariam



Royaume des Anciens elfes



1

Le vent balayait les falaises. Des falaises également assaillies par d'énormes vagues. L'écume s'élevait des chocs réguliers contre les rochers bordant l'océan. Une odeur d'iode prenait à la gorge quiconque humait l'air environnant. Le ciel d'un noir d'encre s'assombrissait encore au fur et à mesure que les nuages s'entassaient avant la tempête.

Et là, sur une herbe rase balayée par les vents violents du nord d'Oblanion, au bord de ce précipice donnant sur le spectacle assourdissant du ressac, se tenait une silhouette silencieuse. L'être, à la forme indistincte dans cette pénombre, observait la beauté destructrice de l'océan déchaîné. Il était encapuchonné et le reste de sa cape grise flottait dans les rafales qui arrachaient des sifflements aux replis de la roche.

Tandis que l'homme au capuchon se dressait au milieu de la tourmente, un albatros passa au-dessus de lui, lançant une plainte stridente, aussitôt couverte par les rugissements continus du vent.

Des éclairs zébrèrent l'horizon et le tonnerre gronda, faisant trembler la terre. Les quelques îles situées au large et invisibles pour le moment, subissaient la colère des éléments. La nature n'était jamais très tendre en cette région de l'empire de Jariam. Les marins avaient l'habitude de l'appeler la *contrée des furies*. Cette appellation convenait parfaitement au temps présent.

Alors, au loin, une sorte de voile grisâtre tomba du ciel et se rapprocha de la côte à une vitesse folle. La pluie arrivait. Peut-être parce qu'elle avait suffisamment attendu ou qu'elle ne voulait pas être trempée, la silhouette encapuchonnée se retourna et descendit les marches permettant l'accès à ces falaises torturées par les vents.

Et tandis qu'elle disparaissait à l'angle de l'escalier, un bruit ressemblant au raclement d'un millier de sabots retentit. Des trombes d'eau tombèrent sur les rivages d'Oblanion alors que des éclairs meurtriers

illuminaient le ciel et projetaient leur lumière sur toutes les surfaces possibles. Et la tempête continua ainsi jusqu'à la tombée de la nuit...

*
* *

Goldur hurlait. Il hurlait de colère, de douleur, de frustration. Il hurlait parce qu'il savait que ses amis et son peuple souffraient depuis plusieurs *iards* et que ce tourment ne s'arrêterait jamais.

La grande tour dans laquelle il se trouvait avec le reste de ses compagnons s'élevait au milieu de l'ancienne cité de Zaïly Carai, dévastée lorsque le fils des créateurs en avait pris le contrôle. Et depuis, Goldur et les siens subissaient l'esclavage. Ils étaient transportés dans un autre monde où ils servaient les créatures maudites du nouveau roi.

Mais même si ce roi avait été défait par les anciens créateurs, son esprit était toujours là. Les *archicarans* le servaient toujours. Et seuls eux et les autres membres de l'ancien conseil pouvaient mener une vie en dehors des ruines.

La grande tour Est était l'un des nombreux édifices utilisés par les serviteurs du roi maudit pour garder emprisonné le peuple des *gardals*... Un puissant enchantement maintenait prisonniers les habitants et empêchait toute fuite.

Cependant un espoir demeurait... Goldur avait écouté les paroles transmises par ses compagnons de cellule lorsque ceux-ci s'étaient retrouvés dans l'autre monde comme esclaves. Et apparemment les serviteurs du maudit semblaient, depuis quelques temps, craindre *un* des leurs ; une des créatures appelées *humains*... Cette dernière possédait un pouvoir mettant en échec même les archicarans qui s'étaient aventurés dans l'autre monde.

Goldur et les autres avaient décidé que s'il y avait une personne à contacter, c'était ce dernier. Et le moment le plus propice serait quand l'un d'entre eux serait envoyé là-bas pour le combattre.

Le peuple des *gardals* était très doué en magie et tous possédaient une grande maîtrise dans l'art des arcanes, ainsi que ceux doués pour l'épée. Et même un sortilège aussi puissant et complexe que celui maintenant les prisonniers dans la tour n'était pas infranchissable.

Goldur savait qu'à l'instant où l'un d'entre eux serait envoyé face à l'*humain*, ils devraient unir leurs pouvoirs pour libérer l'envoyé. Et alors, si la chance était avec lui, il pourrait demander à l'*humain* de l'aider. Et avec *beaucoup* de chance, peut-être l'*humain* les aiderait ils...

Tout à ses réflexions, le gardal ne sentit pas venir l'éclair. Une douleur intense parcourut tout son corps quand la fourche d'énergie le frappa... Et il sut alors qu'il allait être envoyé dans l'autre monde, subissant la volonté d'un autre. Et tout bascula dans les ténèbres.

Mais toujours restait la douleur...

*
* *

Le soleil commençait juste à se lever. Ses rayons passaient entre les versants des montagnes du nord et éclairaient les flèches blanches de la fière cité des halldarins. La plus grande tour d'Algamar se dressait, étincelante, au milieu du reste des habitations.

Antarion s'était levé beaucoup plus tôt que les autres habitants de la ville, plongée dans le silence. Une légère brise agitait les feuilles des arbres. Le jeune elfe aimait se lever à l'aube pour profiter du silence matinal et de la fraîcheur apportée par la rosée. Quelques oiseaux voletaient par-ci, par-là, poussant des trilles suraiguës, mais qui ne réveillaient pas les gens.

Algamar était entourée d'une gigantesque forêt qui ne s'arrêtait qu'aux pieds des deux chaînes de montagnes et les ombres jetées par les arbres ressemblaient à des collines qui s'étiraient sur les dalles de marbre.

Antarion avait fêté son dixième anniversaire il y avait seulement quelques jours et il avait reçu une magnifique épée ouvragée. C'était son oncle Kadona, le roi elfe, qui la lui avait offerte. Et depuis lors, le jeune elfe la gardait partout où il allait.

Alors qu'il se promenait dans les jardins bordant le palais, une ombre se détacha du ciel. Un magnifique faucon pèlerin vint se poser à quelques pas d'Antarion :

« Kaneï ! s'exclama Antarion, ravi de revoir son ami.

– *Salut Antarion*, répondit mentalement l'oiseau. *Tu as passé une bonne semaine ?*

– Bof... C'était amusant, mais pas aussi drôle que d'habitude.

– *Je suis désolé de ne pas avoir été là... Mais tu sais bien que c'est la saison des grands vents...*

– Oui. Et je sais que tu adores voler dans les montagnes pour t'élever au-dessus des nuages... Et manquer de te faire tuer en tombant en piquée !

– *C'est justement ça qui est drôle*, s'esclaffa le faucon. »

Kaneï était un oiseau que la mère d'Antarion avait trouvé après le départ de son père. Le faucon était cependant subtilement différent des autres

espèces, car il avait des expressions et un vocabulaire propres aux elfes. C'était comme s'il avait été l'un d'entre eux. Mais surtout, Kaneï était ce qui se rapprochait le plus d'un véritable ami pour Antarion. Une chose qu'il ne possédait pas.

Il avait toujours été rejeté par les autres par le fait très curieux qu'il n'avait aucun don pour la magie. Et même, il ne ressentait pas la magie. *Il était*, avait dit sa mère, *un trou noir, vide, dans l'univers de la magie*. Et c'était très étonnant, car d'après les anciens et les oncles d'Antarion, il était le fils d'un des plus grands manieurs de sortilèges d'Algamar.

Sa mère, même si elle n'en faisait pas un usage courant, était la première grande enchanteresse du royaume. Son père, quant à lui, avait été le plus grand magicien qui ait jamais été vu chez les halldarins. Mais, et c'était la raison pour laquelle Antarion le détestait, il était parti avant même sa naissance et il avait abandonné sa mère...

Les deux compagnons se promenaient depuis plusieurs heures, l'un perché sur l'épaule de l'autre, quand les premiers signes de l'activité citadine apparurent :

« Salut ! lança une voix dans le dos d'Antarion alors qu'il allait s'asseoir sur un banc en pierre (Il se retourna et vit le prince s'approcher).

– Oncle Ardan ! s'exclama Antarion en se levant précipitamment pour aller serrer son oncle dans ses bras. Tu es enfin revenu !

– Eh oui gamin ! Et je dois dire qu'Algamar commençait à me manquer.

– C'était moi qui te manquais, non ?

– Oui, aussi, acquiesça le prince en souriant. Alors ? Tu as eu le temps d'utiliser ton nouveau cadeau ? fit il en désignant l'épée de son neveu.

– Pas vraiment... grogna Antarion. Tout le monde est occupé ailleurs et personne n'a du temps pour moi.

– Qu'est-ce que tu fais ce matin ? demanda Ardan.

– Rien. Pourquoi ?

– Ça te dirait qu'on s'entraîne dans un coin ?

– Tu es sérieux ?

– Bien sûr ! J'ai mené ma mission à bien et je suis en permission aujourd'hui. C'est mon jour de repos, si tu préfères.

– D'accord. Mais où va t'on...

– Dans la clairière sud.

– Celle des apprentis de la magie ? Mais...

– Mais quoi ? Ils ne travaillent pas aujourd'hui. Et le premier qui oserait interrompre une entrevue entre le prince et son neveu serait aussitôt envoyé aux oubliettes.

– Il y a des oubliettes ici ? releva Antarion, surpris.

– Oui... murmura Ardan en inclinant la tête. Depuis ce triste jour où mon père... ton grand-père... a été tué. Ton père nous a incités à créer des cachots magiquement fermés pour enfermer les traîtres.

– Mon père... grinça Antarion, ses yeux lançant des éclairs.

– Ah non ! coupa Ardan. Ça ne va pas recommencer. Est-ce que Mathilda t'a expliqué pourquoi ton père est parti ?

– Oui. Elle m'a dit qu'il est parti parce que son monde à *lui* était en danger. Il nous a abandonné pour sauver son misérable monde sans penser à sa femme et... à son fils.

– Ahhhh... Je vois, dit Ardan d'un ton dur qu'Antarion ne lui connaissait pas. C'est donc ainsi que tu raisones. Je crois que ma sœur a oublié de te donner certains détails. Allons à la clairière. Ce sera plus tranquille pour t'expliquer les choses telles qu'elles sont. »

Antarion ne répondit rien. C'était la première fois qu'oncle Ardan paraissait fâché. D'habitude, c'était l'elfe le plus drôle, le plus détendu et le plus gentil des gens de sa famille. C'était même la personne que préférait Antarion après sa mère. Mais là, manifestement, il se passait quelque chose que son oncle voulait mettre au point.

Une fois arrivés dans le petit cercle de verdure dégagée entre les arbres, les elfes se tinrent l'un en face de l'autre. Ardan braqua un regard dur sur son neveu :

« Bon. Reprenons depuis le début. Je sais que tu es jeune et que les sentiments tels que l'amour ne veulent peut-être rien dire pour toi, mais ton père aime ta mère à un point que tu ne peux seulement imaginer. Même moi je ne suis pas sûr de pouvoir en appréhender les limites.

– Et alors ? demanda Antarion qui ne voyait pas le rapport avec le problème présent.

– Alors c'est parce que ton père aime ta mère qu'il est parti.

– Mais comment...

– Parce que c'est elle qui lui a ordonné de partir, coupa Ardan.

– Il n'avait qu'à lui désobéir et rester, grommela Antarion après un instant de silence.

– Oh, mais il a bien essayé ! Mais ta mère s'est opposée à ça. Elle a dit qu'elle irait elle-même si ton père ne le faisait pas.

– Mouais... Ça, c'est ce que mon père a bien voulu te raconter...

– Non. C'est la vérité. Je le sais. J'étais là quand ils se sont disputés. »

Antarion en resta sans voix. Il ne pouvait accepter une idée pareille. On a toujours du mal à laisser partir ses préjugés, et le jeune elfe ne faisait pas

exception à la règle. Il resta prostré. Son père n'était pas apparemment l'infâme créateur qui l'avait abandonné :

« Et... Il est vraiment un grand lanceur de sorts ? demanda-t-il timidement à son oncle.

– Le meilleur de tout Algamar ! déclara fièrement Ardan en bombant le torse. Et probablement même de tout son monde.

– Et pourquoi est il parti ? s'enquit Antarion.

– Pour protéger notre monde et le sien.

– Pourquoi ? »

Ardan ferma les yeux et inspira profondément. Il avait l'air embarrassé par la situation :

« Ce n'est pas à moi de te révéler ça. Tu es encore trop jeune. C'est à ta mère de le faire...

– Mais...

– Non ! Je ne peux pas faire ça. Et maintenant, au lieu de poser des questions, passe plutôt à l'action.

– Quoi ?

– Prends ton épée et mets toi en garde, ordonna le prince en dégainant son long sabre argenté incurvé vers le haut de la garde. »

Un sourire carnassier se dessina sur les lèvres d'Antarion alors qu'il se saisissait de sa propre lame. Le choc contre celle de son oncle le stimula plus qu'il ne le secoua. Après quelques passes d'armes, le jeune elfe commençait à sentir l'excitation du duel l'envahir et il en vint à haïr son adversaire.

Ardan paraît systématiquement tous ses coups et Antarion se concentra encore un peu plus. Il fit un demi-tour sur lui même et lança ses jambes en avant pour faire tomber le prince à la renverse. Mais ce dernier esquiva et recula pour reprendre son appui. Quel combattant ! s'émerveilla silencieusement Antarion.

Le jeune elfe feinta alors à droite et, d'un coup puissant sur l'avant bras, désarma son oncle qui émit un cri de surprise. Antarion frappa de toutes ses forces les jambes de son aîné et le jeta à terre. Tandis qu'il le tenait au bout de sa lame, haletant et plein d'enthousiasme à l'idée d'avoir vaincu son oncle, celui-ci roula sur lui-même, tendit une main puissante et se saisit du poignet de son neveu. Antarion fut projeté en arrière et, l'instant suivant, Ardan le tenait en respect avec sa propre arme :

« Bien joué, jeune homme, dit il en riant. Mais tu ne croyais quand même pas que tu serais capable de me maîtriser dès la première fois !

– Je pensais que... bredouilla Antarion, rouge de honte à l'idée d'avoir été battu si près du but.

– Tu as cru que la victoire t'était déjà acquise et que tu n'avais plus qu'à attendre. Eh bien ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Il faut toujours rester sur ses gardes. A la guerre, tu n'es pas seul sur le champ de bataille. Un ennemi peut toujours arriver par derrière.

– Mais il n'y a pas de guerre en ce moment ! contra Antarion.

– Elle pourrait venir plus vite que tu ne le crois, le prévint Ardan. Allez ! Reprends ton épée en main et prépare toi. »

Et de nouveau, la petite clairière retentit du bruit des lames se frappant entre elles...

ROYAUME DE RIVAE



2

Le crépitement des flammes résonnait dans la grande salle et les torches lançaient une lueur tremblotante sur les murs. La table du conseil des grands prêtres était installée au centre. Elle avait une forme de *u* et était faite de pierre blanche taillée. L'ouvrage avait été conçu pour recevoir les archimages et les grands serviteurs du dieu.

Kalvor, installé tranquillement dans son fauteuil, siégeait au centre en attendant que chacun prenne place. La séance d'aujourd'hui était cruciale pour le bon déroulement de la suite du plan. Et le dieu ne laisserait rien ni personne entraver ses projets. C'était d'ailleurs le but du déplacement du conseil. Désormais, il se tenait dans la salle voisine de celle du portail par lequel le *Maître* viendrait dans Jariam.

La question du déplacement des troupes fut réglée en premier. Puis, vint la liste des rapports de tous les membres envoyés en mission. C'est alors que Kalvor remarqua l'absence de deux d'entre eux. Un léger vide parcourait l'assemblée. En attendant les retardataires, qui seraient bien sûr sévèrement sermonnés, le mage noir écouta les autres.

Un prêtre était en train d'expliquer comment il avait découvert un emplacement susceptible d'accueillir les guerriers de l'armée quand il y eut deux détonations au fond de la salle. Deux silhouettes en robes noires sortirent des ombres créées par les colonnes de marbre :

« Désolés de ce retard, mon seigneur ! dit précipitamment l'un des deux nouveaux arrivants. Mais nous ne pouvions pas venir plus vite.

– Pourquoi donc ce retard ? demanda sèchement Kalvor en jetant un regard perçant à ses interlocuteurs encapuchonnés.

– Nous avons échoué dans notre mission, répondit humblement l'autre des deux mages.

– Expliquez-vous ! ordonna Kalvor.

– Nous étions en train de lancer notre sortilège pour annihiler la résistance des arbres elfiques. Nous devons ensuite faire en sorte que les

souches mortes des végétaux deviennent des artefacts de téléportation. Le cercle anargarique était tracé quand il s'est dissipé de lui-même.

– Continuez.

– Une immense licorne est alors sortie du bois et nous a attaqués. Mais elle était intangible. Nos sortilèges ne la touchaient pas, alors que sa corne si. »

Et comme pour prouver ses dires, le mage tira la manche droite de sa robe pour révéler une longue cicatrice sur son avant-bras :

« La créature a ensuite disparu et un archange est apparu de derrière les arbres. Il nous a ordonné de partir et il nous a lancé des éclairs. Et ceux-ci étaient d'une telle puissance que nous ne pouvions rien faire... Alors nous sommes partis et nous voilà. »

Un silence pesant accueillit cette déclaration. Puis, finalement, après avoir retourné le problème dans tous les sens dans sa tête, Kalvor prit la parole :

« Vous avez été abusés.

– Pourtant, je trouvais ses éclairs bien réels ! contra l'autre mage.

– Oh ! Ils l'étaient, sans aucun doute. Mais le fait est que le peuple des nuages ne sait pas se servir de la magie et encore moins de celle des éléments. C'était une projection de magie. Comme la licorne.

– Mais alors qu'est-ce que...

– *Sombre-Orage*, murmura Kalvor, ses yeux jetant des éclairs. »

Tout le monde retint son souffle à la mention du nom que venait de prononcer le chef du culte. Oui. *Sombre-Orage* était connu dans le cercle intérieur des prêtres du dieu oublié. Et il était craint. Parce que, de toutes les actions discrètes qu'il avait menées contre les mages noirs, pas une n'avait échoué. Et les échecs dus à son ordre s'accumulaient de jours en jours :

« Vous pensez qu'il aurait pu survivre à son dernier combat contre vous mon seigneur ? demanda un vieux prêtre à la barbe blanche.

– Vous savez aussi bien que moi que ce n'était pas un vrai duel ! siffla Kalvor. Il avait projeté un double magique pour combattre le démon que j'avais invoqué. Et il l'a renvoyé d'où il venait, c'est tout. Non. Là, c'est plus subtil. Il a réussi à percer votre protection magique...

– Ses disciples ne sont pas assez puissants pour... commença l'un des deux rescapés.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que c'étaient ses disciples qui vous ont attaqués ? railla Kalvor. Non. Cette fois, il était là en personne.

– Il nous faut trouver une solution ! trancha un mage noir aux cheveux grisonnants.

– Oui ! s'exalta un jeune prêtre. Pourquoi ne pas engager des assassins ? Ils lui règleraient son compte en moins de deux battements de cœur !

– Imbécile ! cracha Kalvor. Même vous êtes incapables de le repérer. Alors ce ne sont pas de simples humains qui vont y arriver.

– Et les druides ? suggéra le vieux nécromancien, Gandiar. Ils possèdent les techniques de domination de l'esprit et ils pourraient le localiser facilement avec un sortilège.

– Non, répondit Kalvor après un instant de réflexion. Je connais le principe de leurs sorts. Il faut connaître la personne qui sera visée. Et personne, à part les proches de Sombre-Orage, ne sait qui il est. De plus, certains de nos contacts m'ont affirmé qu'il avait parti lié avec eux.

– *Cherchez son sanctuaire et dénoncez-le aux inquisiteurs*, dit une voix sépulcrale qui résonna contre les murs de pierre. *Ça lui mettra plus de bâtons dans les roues que nous ne pourrions jamais lui en mettre.*

– Oui Maître, répondirent tous les membres de l'assemblée qui frémirent à la voix de leur dieu.

– *Il faudra aussi aider de manière invisible les guerriers d'Alian à passer le mur de l'Eranie*, reprit le dieu.

– Je m'en chargerai personnellement, assura Kalvor avec un sourire aux lèvres. Cet incident étant clos, poursuivons. »

*

* *

La lueur diffuse de la lune éclairait suffisamment la pièce pour qu'il puisse finir sa besogne. Tout avait été facile jusque là, mais ce n'était pas encore terminé. Son maître lui avait bien toujours dit qu'il fallait rester sur ses gardes. Les problèmes commençaient une fois la tâche accomplie.

Tyralias récupéra le sac rempli de pièces d'argent ainsi que le parchemin des douanes. En tant que disciple de la guilde de Guanios, il était entraîné à voler, tuer et espionner sans être repéré. Et comme il avait à peine douze ans, il était considéré comme le plus jeune des siens.

Le jeune homme était cependant très inquiet. Nul ne savait pourquoi, mais les gens se mettaient toujours à bouger dans leur sommeil sitôt que quelqu'un touchait à leur fortune. Et le seigneur du poste de garde de la frontière ne faisait apparemment pas exception à la règle.

Pour faire bonne mesure, Tyralias sortit un petit sachet contenant une poudre jaune qu'il prit dans sa main. Il souffla alors les grains sur le

personnage agité dans son lit. Puis, le voleur sortit de nouveau par la fenêtre en s'accrochant aux interstices de la pierre. La ronde de garde était invisible, ce qui signifiait qu'elle devait être de l'autre côté du bâtiment.

Le destin ne fut cependant pas très favorable au jeune chenapan. Un jappement sec retentit derrière lui et bientôt, des cris d'alarme alertèrent le reste du poste de douane. Tyralias se camoufla du mieux qu'il put derrière une botte de paille plaquée contre le mur des écuries. Il était coincé.

Sans céder à la panique, il réfléchit à sa situation présente, qui n'était guère brillante en l'occurrence. Il avait besoin d'une diversion sur le côté droit de la grande cours. Les soldats seraient sans doute attirés par l'évanouissement de l'un d'entre eux. Le disciple sortit une sarbacane du bas de son pantalon et y enfila une fléchette enduite d'un somnifère. Il attendit que l'un des gardes se présente au bon endroit.

Et il n'eut pas à attendre longtemps. Quelques instants plus tard, un grand gaillard à la démarche claudicante apparut au détour de l'angle de la caserne. Tyralias visa et souffla sèchement dans le tube de bambou. On entendit un léger grognement quand le projectile atteignit sa cible et l'homme s'effondra par terre.

Des bruits de pas précipités se rapprochèrent de la victime. Une demi-douzaine de soldats se penchèrent sur leur compagnon et jetèrent des regards inquiets dans toutes les directions. Mais ils se préoccupèrent bientôt uniquement du convalescent et Tyralias sortit en courant sans bruit vers la porte grande ouverte du fort. Le voleur choisissait les ombres les plus importantes pour accélérer son allure.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de pas de la sortie quand un guerrier apparut de derrière le mur. Tyralias savait qu'il n'avait plus choix. *Tant pis pour la discrétion*, pensa-t-il. Il dégaina un petit poignard de manchette et le lança droit sur la gorge de son adversaire qui s'écroula dans des gargouillements écœurants.

Les cris des soldats retentirent derrière lui alors qu'il s'élançait vers l'orée de la forêt. Enfin la chance était avec lui. Mais cette chance, Tyralias se l'était fabriquée. Elle ressemblait à un trou au-dessus duquel reposait une planche couverte de mousse, tenue par une branche.

Le jeune homme se jeta à plat ventre dans la fosse et donna un coup sur le bâton. La planche salvatrice le recouvrit complètement et les chocs sourds contre le bois indiquèrent que les soldats portaient en direction du cœur de la forêt. Tyralias resta sans doute plusieurs heures dans cette position à attendre, à l'affût du moindre danger.

Enfin, les premières lueurs du jour percèrent à travers son abri improvisé et il put sortir. Toujours à l'abri des arbres, il parcourut près de

trois lieues avant de pouvoir souffler un peu. Il reconnut alors le rocher en forme de triangle qui indiquait le coin où il avait laissé sa monture. Il s'enfonça silencieusement dans les buissons et siffla de notes légères. Un hennissement lui répondit.

Un grand étalon brun vint à sa rencontre. Tyralias l'enfourcha et le lança au galop. Les lieues défilèrent sous les sabots du destrier et en une heure les remparts de Riv Ariak apparurent à l'horizon. La petite ville du nord était en état d'alerte. Des brigands et des semi-orcs attaquaient les côtes depuis plusieurs années et un campement pirate avait même été établi dans une crique secrète.

Le garçon s'arrêta aux abords de la cité et se dissimula derrière les arbres qui bordaient les murs de pierre. Un homme ordinaire serait entré par la porte principale en montrant son parchemin d'autorisation. Mais Tyralias était tout, sauf un homme ordinaire. Et la guilde des assassins avait d'autres moyens d'entrer dans toutes les villes du continent.

En effet, une vieille souche située dans un renforcement de terrain abritait une porte dérobée, dont le bois était à moitié rongé. Tyralias claqua les fesses de son étalon qui galopa vers l'entrée de la ville. Puis, le voleur emprunta le passage secret qui menait sous les remparts de Riv Ariak. Les murs étaient humides et un froid pénétrant lui gela les sangs.

Une trappe était placée au plafond, au fond du couloir noir comme la nuit. Tyralias frappa trois coups secs contre le panneau de bois. Quelques instants plus tard, la trappe s'ouvrit et des bras puissants le saisirent sous les aisselles. Deux silhouettes se détachaient dans l'ombre de la pièce :

« Qui es tu ? demanda l'une d'elles d'une voix de tonnerre.

– Ah, ça suffit Krador ! siffla Tyralias en se débarrassant des bras du géant tandis qu'un autre voleur allumait des bougies. J'ai ce que mon père voulait.

– Et j'en suis heureux, mon fils, dit une voix rauque derrière Tyralias. »

Le garçon se retourna et vit son père, Myrthanos, le seigneur de la guilde de Guanios, se lever. Ce qui était impressionnant avec le maître assassin, c'était qu'il pouvait être assis dans une pièce avec des dizaines de personnes, et aucune d'entre elles ne le remarquaient. Il était aussi invisible que la poussière dans le ciel.

Myrthanos était petit, mince, et une longue cicatrice barrait sa joue droite. Ses cheveux noirs en bataille lui tombaient devant les yeux. Ces yeux, d'un bleu azuré, scrutaient tous les mouvements, tel un faucon à l'affût.

Par contraste avec son père, Tyralias était grand, sec et ses cheveux roux emmêlés étaient coiffés en arrière pour ne pas gêner sa visibilité :

« Tyralias. Mon fils. Je suis heureux que tu aies réussi. Mais la prochaine fois, sois plus discret.

– Comment sais-tu que... commença Tyralias.

– Krador t'a suivi et il a fait en sorte d'attirer les gardes. »

Tyralias foudroya le géant barbu :

« Je suis désolé, bredouilla ce dernier. Mais tu ne sais pas ce que c'est... que de voir s'envoler notre petit oiseau.

– Vous êtes vraiment chiants, tous ! ragea Tyralias. Peut-être que je me suis mal débrouillé avec l'assassinat du duc ! C'est ça ?

– Nous n'avons jamais dit une chose pareille ! se défendit Krador.

– Ha ! Ha ! Ha ! railla Myrthanos. Je crois que notre *petit oiseau* a su battre des ailes bien avant que nous ne l'ayons vu quitter le nid ! Non. En réalité, Krador m'a dit que tu as été parfait, Tyralias. Et qu'il n'a jamais vu une affaire si difficile aussi rapidement menée. Et je suis fier de toi.

– Merci Père.

– Très bien. Alors ? Tu as tout ce qu'il faut ?

– Oui. Mais est-ce que je peux savoir qui a commandé ces objets ? demanda Tyralias d'une voix impatiente.

– Non. Tu sais très bien que seuls les maîtres peuvent connaître les affaires de la guilde. Et tu ne feras pas exception à la règle parce que tu es mon fils. Allez ! Repose-toi. »

Sur ce, Myrthanos et l'autre voleur sortirent de la pièce, tandis que Krador resta pour discuter avec son protégé :

« Pas trop déçu ? demanda-t-il.

– Non !

– Allez. Fais pas la tête va ! Tu seras bientôt un maître. Et le plus jeune qu'il y ait jamais eu.

– Ça me fait une belle jambe ! »

Après quelques instants passés à regarder Tyralias, le géant se mit à sourire :

« Ça te dirait d'entendre ce qui se raconte ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda aussitôt l'intéressé.

– Est-ce que tu veux espionner ton père ? Son client doit le rejoindre dans la petite pièce.

– Celle de l'escalier ?

– Oui. Alors ?

– Pourquoi pas, répondit Tyralias avec un sourire qui découvrit toutes ses dents. Et c'est pour quand ?

- Oh ! Ils ne devraient plus tarder...
- Tu ne me dénonceras pas ? s'étonna le garçon en haussant les sourcils.
- Qu'ai-je entendu ? fit Krador en levant les yeux vers les poutres comme s'il leur trouvait une beauté soudaine.
- Oh merci Krador ! Je te revaudrai ça ! promit Tyralias.
- J'espère bien ! s'exclama le géant en lui faisant un clin d'œil. »

Aussi discrètement que possible, Tyralias monta les marches comme pour aller au grenier, puis ouvrit une porte de chambre à la dérobée. C'était la pièce voisine de celle située juste au-dessus des futurs événements. Et un minuscule trou était pratiqué dans le parquet, dans un coin. Un trou juste assez grand pour voir l'allure des personnes de la salle concernée.

Tyralias se plaqua contre les planches de bois et se mit à regarder par la petite fente, attendant que son père et son hôte entrent et s'entretiennent.

Il y eut un grincement et le bruit d'une porte coulissant sur ses gonds indiqua à Tyralias que quelqu'un venait d'entrer. Myrthanos tira une table au centre de la pièce et plaça deux chaises de chaque côté. Un instant plus tard, trois coups secs résonnèrent. Le chef de la guilde alla ouvrir pour accueillir son visiteur :

- « Bonjour à vous, mon seigneur.
- Bonjour à vous aussi.
- Vous avez pu venir sans trop vous faire remarquer ?
- Un de vos hommes a pris en charge mes déplacements dès que je suis entré en ville, répondit l'étranger qui, remarqua Tyralias, portait une cape grise de voyage à capuchon, dissimulant son visage.
- Ils sont assez efficaces de ce côté là, acquiesça Myrthanos d'une voix satisfaite en sortant le petit sac volé et le parchemin de la douane. Tenez ! Voici ce que vous avez demandé.
- Merci. Mais je vous prie de garder le sac de pièces. En gage de ma gratitude... Et en échange d'un futur service.
- Je suis désolé mon seigneur, répliqua le chef de la guilde, mais je ne peux pas conclure un nouveau contrat avec vous. Normalement, la guilde a pour principe de ne pas traiter avec des gens comme vous.
- Mais pourtant, la dernière fois...
- La dernière fois, coupa Myrthanos, nous vous avons dépanné. Et il est vrai que vos trente pièces d'or n'ont pas été pour rien dans notre collaboration.
- Dans ce cas, puis-je vous mettre en garde contre les inquisiteurs.
- Les inquisiteurs ? Ils ne savent même pas où nous nous trouvons.

– Mais ça pourrait changer, rétorqua l'étranger encapuchonné. Mon maître pense que le chef de l'ordre d'Alian va prendre en chasse lui-même les membres de votre congrégation.

– Ton maître est peut-être sage et puissant, mais il ne peut pas décider des actions de notre guilde. Même s'il maintient la rébellion en Eranie, il n'a aucun pouvoir ici !

– Dans ce cas, laissez-moi prendre congé. Et permettez-moi de vous dire que mon maître vous attendra à l'auberge du *chien noir* à Eran Tredes si vous changez d'avis. Il sera heureux de vous aider.

– Ecoutez-moi, jeteur de sorts ! lâcha Myrthanos visiblement très irrité. La guilde peut très bien se débrouiller seule.

– Je n'en doute pas. Mais prenez garde tout de même. Mon maître pense que la première attaque aura lieu à Trab Caran.

– Merci bien, rétorqua le chef des assassins en se levant de sa chaise et en accompagnant l'étranger vers la sortie. »

La porte se referma et Myrthanos retourna s'asseoir sur sa chaise et poussa un soupir. Tyralias se releva discrètement et quitta la pièce pour rejoindre sa chambre. Le bâtiment dans lequel lui et les siens se trouvaient était une vieille auberge. Elle fonctionnait encore pour sauver les apparences et pour faciliter l'intrusion des membres.

Tandis qu'il descendait les marches du vieil escalier, Tyralias repensa à ce qu'il venait d'entendre. Et une angoisse insurmontable le submergea. Normalement, les paroles de l'étranger n'auraient dû avoir aucun effet sur lui, car personne ne le savait. Mais la ville de Trab Caran abritait le quartier général de la guilde des voleurs. Et c'était là que se trouvait Heliana...

La garçon était très épris de la petite voleuse qui travaillait dans le royaume de Trabak. Ils s'étaient rencontrés dans la capitale un jour où le chef de la guilde d'Havinia et son père avaient envoyé chacun un de leurs éléments pour récupérer le même objet. Heliana et lui s'étaient disputés le butin pour finalement l'apporter ensemble à leurs représentants qui attendaient dans le quartier général.

Dès lors, une amitié croissante était née entre les deux jeunes enfants. Et depuis plusieurs années ils restaient ensemble durant des heures sur les jetées des ports. Et la possibilité d'une attaque dans la cité de son amie nouait l'estomac du garçon.

Tyralias était coincé. Il ne pouvait pas en parler à son père, parce qu'il risquait de dévoiler le fait qu'il avait assisté à une réunion secrète. Mais un espoir subsistait. Ayant accompli sa mission, il était libre de ses

mouvements, au moins jusqu'à ce que son père lui confie autre chose. Et Tyralias était bien décidé à utiliser son temps libre pour rejoindre Heliana.

La journée s'étant déroulée dans le calme le plus complet, Tyralias demanda à voir son père. Les rayons du soleil couchant filtraient à travers la vieille fenêtre dans laquelle le garçon attendait. Trois coups secs contre la porte annoncèrent l'arrivée du chef de la guilde.

Myrthanos entra calmement et alla s'asseoir sur l'un des fauteuils inoccupés de la pièce :

« Alors fiston, commença-t-il. Tu m'as fait venir pour quelque chose... n'est-ce pas ?

– Oui, Père. Je voudrais...

– Et bien vas-y ! Parle.

– Comme je n'ai rien de mieux à faire en ce moment. Je voudrais, avec ta permission, aller à Trab Caran. »

Sitôt le nom de la ville prononcé, Myrthanos fronça les sourcils comme s'il était très préoccupé. Et Tyralias savait bien par quoi. Et c'est pourquoi le garçon fit de son mieux pour dissimuler ses sentiments. Son père adopta en un instant la même attitude et murmura d'un air détaché :

« Pour avoir une autre mission... ou pour revoir ton amie ?

– Un peu les deux, répondit précipitamment Tyralias en piquant un fard. Alors ? Je peux ?

– Je n'aime pas trop quand tu es loin de moi. Et surtout dans le domaine impérial. Avec tout ce qui se passe en ce moment.

– Ne t'en fais pas, Père. Je saurai me montrer discret. Et puis, c'est toi qui m'a tout appris. Je ne risque rien.

– C'est sans doute vrai, dit Myrthanos dans un soupir résigné. Mais je vais m'en assurer moi même.

– Comment ? s'étonna Tyralias.

– Viens avec moi, ordonna le chef de la guilde en se levant. Nous allons aller à l'armurerie. Tu vas choisir des armes utiles.

– Celles de l'armurerie ? Celles des maîtres ?

– Oui. Je crois que personne ne verra à y redire si je fais une impasse sur certains règlements. Et je veux te donner toutes les chances de survie. »

Tyralias suivit son père à travers l'auberge avant de se retrouver dans le cellier. Il y faisait encore plus froid que dehors. Myrthanos fit signe à son fils de reculer. Le chef assassin tira un levier dissimulé derrière un tonneau de bière. Un morceau de mur pivota sur lui-même :

« Eh oui, murmura Myrthanos. La guilde a des secrets que même toi et certains maîtres ne soupçonnent même pas. Allez, avance. Et fais attention où tu mets les pieds. Il doit y avoir une trappe.

– Ici ! lança Tyralias en sentant un sol mou alors qu’il s’engouffrait dans l’étrange couloir.

– Parfait. Ouvre-la. »

Le jeune homme fit ce qu’on lui demandait et descendit l’échelle placée contre l’ouverture. Une fois en bas avec son père ce dernier alluma une torche accrochée au mur. La lumière des flammes révéla alors un spectacle qui coupa le souffle Tyralias.

Des centaines d’armes de toutes sortes étaient entassées au fond de la pièce ou accrochées contre les murs. Des marteaux de guerre gigantesques lançaient des éclats flamboyants à la lumière de la torche.

Myrthanos s’approcha d’un râtelier où se trouvaient d’étranges objets aux courbes et aux lames inquiétantes :

« Prends ça ! lança le chef de la guilde en tendant à son fils un étrange triangle aux bords affûtés comme des rasoirs. Tu le trempe dans du poison et tu le lances comme un poignard sur ton ennemi.

– Quelle différence avec un poignard traditionnel ? s’interrogea Tyralias à voix haute.

– Si tu le lances assez vite et fort, ça peut traverser une armure de chevalier.

– Ohh...

– Prends aussi cette canne, fit Myrthanos en sortant un tube articulé.

– Une sarbacane pour tirer dans les angles ?

– Mieux que ça. Tu l’attaches sur les articulations de ta jambe et elle pliera avec elle. Quand tu en auras besoin, tu la sors et tu l’assembles. Pratique ? Personne ne peut se douter de ce que tu caches.

– Et les fléchettes ?

– Il y en a déjà une à l’intérieur. Et autrement, essaies d’en garder une sous ta langue comme je t’ai appris. »

Une heure plus tard, Tyralias était affublé d’environ une dizaine de dagues un peu partout sur lui, d’un sabre incurvé dans le dos pour les escarmouches rapides et d’une épée simple à son côté. Et c’est ainsi armé que le fils du maître des assassins monta à cheval en sortant de l’auberge. Myrthanos, encapuchonné, retint cependant son fils un instant par la bride de son cheval :

« Écoute-moi !

– Oui Père ?

- Tu sais aussi que je sers de grand prêtre dans notre ordre.
 - Oui. Tu es prêtre de Guanios.
 - Ce qui implique certaines choses, mon fils. Tout d’abord, que si tu trouves refuge dans un temple, les autres prêtres pourront te repérer.
 - Mais comment...
 - Et deuxièmement, culpa Myrthanos, c’est que tous les prêtres peuvent communiquer par l’esprit. Tu es toi aussi, capable de contacter un de tes frères.
 - Mais...
 - Si tu veux me contacter, pense très fort à moi et prie notre dieu... et crois en lui. Peut-être alors t’entendrais-je... Allez maintenant ! Va ! »
- Et il donna une tape sur la croupe de la jument qu’on avait donné à son fils : l’étalon était resté à l’intérieur de la ville pour ne pas éveiller les soupçons.
- La nuit commençait juste et les lunes se levaient à l’horizon. Un froid glacial gelait tous les membres de Tyralias et il décida de lancer sa monture au galop. Le bruit des sabots claquant contre les graviers résonnait dans l’obscurité :
- « Oh là Tyralias ! cria quelqu’un derrière lui.
 - Que me veux-tu ?
 - Je voulais te souhaiter bonne chance, dit Krador alors que Tyralias menait son cheval vers la silhouette se détachant des arbres. Et aussi te demander ce que tu as entendu sous l’escalier.
 - Pourquoi cela t’intéresse-t-il ?
 - Attends un peu. Tu ne crois quand même pas que j’allais t’autoriser à espionner ton père sans avoir quelque chose en retour ? Je suis un voleur, moi aussi.
 - Très bien, répondit Tyralias, résigné. Un mage est allé voir Père et lui a demandé de réitérer son contrat. Mais Père n’a pas voulu.
 - Et...
 - Et avant de partir, le mage a mis en garde Père contre une possible attaque de l’ordre d’Alian contre le quartier général de la guilde dans le royaume de Trabak.
 - C’est impossible ! s’exclama Krador. Personne ne connaît son emplacement.
 - Le mage semblait penser le contraire.
 - Et où vas-tu ?
 - A Trab Caran.
 - Tu y crois, toi ?

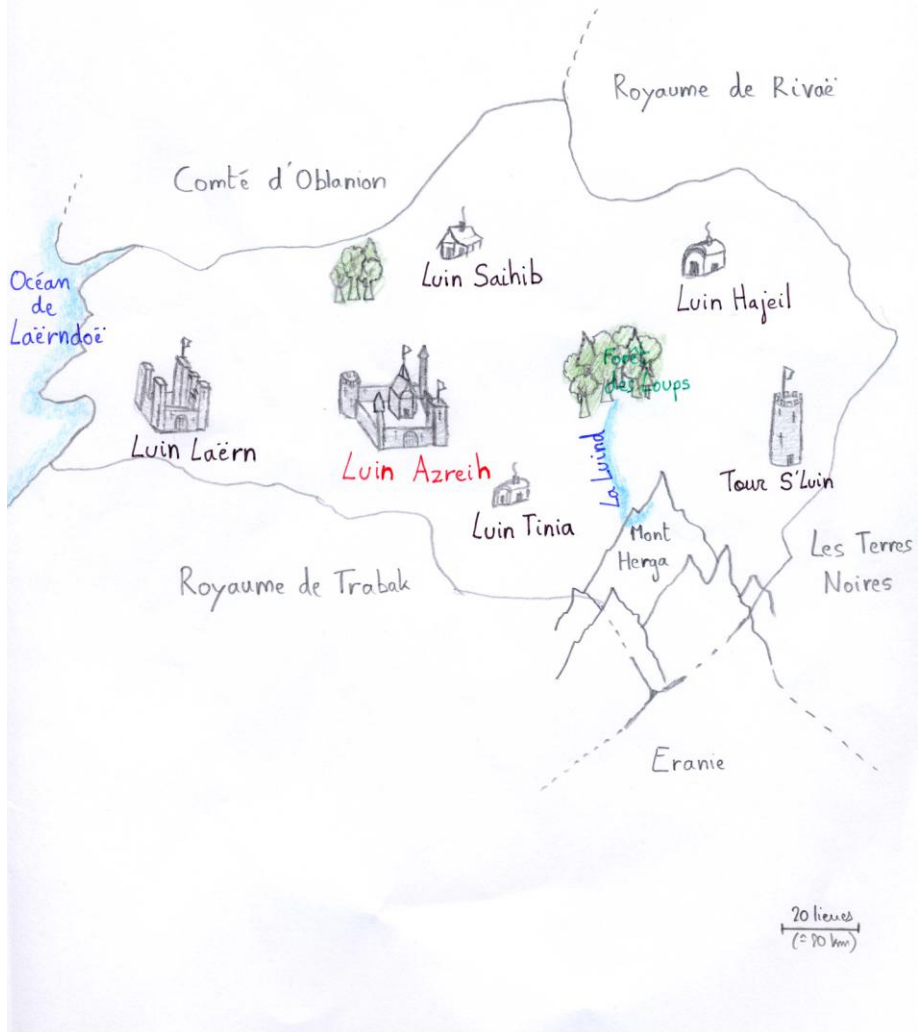
– Heliana est là bas, dit Tyralias d'un ton sans réplique.

– Ahh... Je comprends. Et bien bonne chance ! Et ne t'inquiète pas. Je garderai un œil sur ce qui se passe !

– Merci. Yah ! Yah ! ordonna Tyralias en lançant la jument au galop. »

Et c'est ainsi que le fils du chef des assassins partit dans la nuit en direction du royaume de la capitale.

Comté de Luindel



3

Un brouillard infranchissable planait sur la forêt d'Oblanion. Aucun animal ne manifestait sa présence depuis plusieurs heures. Le soleil commençait juste à se lever, pâle comme la brume qui entourait les guerrières Arkiones. L'assaut des chevaliers d'Alian n'allait pas tarder.

Les sœurs de l'ordre attendaient patiemment l'attaque. Elles étaient à l'aise dans cet environnement boisé. Des siècles d'exil les avaient endurcies à la vie dans les contrées du nord. Avec leurs armes et leur coiffure elles ressemblaient aux anciennes amazones dont il était question dans les vieux contes.

Mais la bataille d'aujourd'hui n'était pas un mythe et les légendaires guerrières ne s'en sortiraient pas sans dommages. L'une d'entre elles, particulièrement, pensait que c'était une erreur que d'attendre. Carana était toujours d'humeur prompte et elle maudissait l'attente qu'affectionnaient tant ses sœurs.

Un raclement de pierre retentit tout près de l'endroit où elle se trouvait. Mais ce n'était qu'un caillou glissant sur l'herbe humide. Le silence oppressant fut alors brisé par un cri de guerre lancé par un homme. *Ils étaient donc tout près*, pensa Carana.

Le bruit d'une centaine de cavaliers galopant dans leur direction résonna dans la forêt. Le son d'une volée de flèches précéda les hurlements des cavaliers. Une Arkione ordonna aux autres de se cacher dans les arbres, ce que fit immédiatement Carana.

Et comme si cet ordre avait réveillé la forêt, une sorte d'incantation venant des arbres fit trembler le sol... et le brouillard se dissipa instantanément, révélant la cinquantaine de guerriers d'Alian qui entraient entre les arbres :

« Tuez les femmes ! hurla leur chef en brandissant une masse d'armes d'où s'élevaient de minuscules flammes bleues.

– Abattez-les ! cria l'Arkione-mère.

Une véritable pluie de flèches s'abattit sur les soldats en surcot gris. Mais ils se ressaisirent aussitôt pour former un cercle défensif. Carana tendit la corde de son arc et visa directement le chef du groupe. Mais sa flèche fut brisée contre un bouclier magique que ses ennemis avaient dressé autour d'eux.

Le chef des cavaliers pointa alors son arme magique sur un autre arbre et un éclair éblouit les combattants. Une silhouette inanimée tomba sur le sol détrempé après une chute vertigineuse. Mais il n'aurait pas dû commettre cette erreur. La mort de l'une des sœurs fit s'élever un hurlement de rage de la part des guerrières restées dans les bois et le reste de la sororité chargea les derniers soldats d'Alian.

Carana sauta à bas de son arbre et se jeta avec les autres contre les dangereux adversaires. Ses longs poignards argentés transpercèrent un homme en armure qui fut éjecté de son cheval pendant qu'un autre prenait sa place. Avec le temps, malgré les pertes des Arkiones, il était évident que l'avantage du nombre allait avoir raison des serviteurs de l'ordre d'Alian.

Mais dans cette gloire, un combat vint ternir la victoire des femmes du nord. La reine se retrouva bientôt encerclée par trois chevaliers, dont leur chef. Celui-ci avait abattu au moins une dizaine de sœurs et sa masse d'armes n'était sans doute pas étrangère à cette boucherie.

Le chef ennemi fit tournoyer son arme et frappa le bouclier de sa rivale avec une force stupéfiante. La fragile rondache vola immédiatement en éclats et la reine fut projetée trois pas en arrière. Le cavalier descendit de son cheval sans prêter la moindre attention aux combats qui se déroulaient encore autour de lui.

Il dégaina alors une grande épée brillant des mêmes flammes que sa masse. Avec une rapidité digne d'un faucon fondant sur sa proie, il dévia un coup de la reine, lui fit perdre l'équilibre et la désarma en un instant. Son ennemie à terre, vaincue, il la regarda une dernière fois et, avant qu'une sœur n'ait pu faire un seul geste, il la transperça de part en part.

Carana perdit tout contrôle sur elle-même et se jeta dans la mêlée pour essayer d'atteindre le meurtrier. Curieusement, personne n'essaya de l'en empêcher et elle se retrouva très vite en face du guerrier en cape grise qui venait de décapiter une autre sœur. L'homme eut un rictus méprisant et se fendit alors que Carana se décalait d'un pas sur le côté. Mais avant qu'elle ait pu se ressaisir, le chef des serviteurs d'Alian lui arracha son épée et poussa l'Arkione à terre.

Le chevalier leva son arme qui se figea soudain dans les airs. Une brusque lumière aveugla Carana. Le guerrier se tourna légèrement sur sa gauche. La jeune femme aussi.

Un inconnu vêtu d'une cape blanche à capuchon se tenait au milieu de la clairière. Aussitôt, les Arkiones et les derniers cavaliers encore en vie s'écartèrent et cessèrent leur combat :

« Levez ne serait-ce qu'un doigt sur cette enfant et je vous détruis, Chevalier ! dit l'étranger.

– Tu ne me fais pas peur magicien ! cracha le guerrier gris.

– Peut-être. Mais je te laisse une chance de repartir en vie.

– Lance-moi un sort pour voir !

– Pour que ton épée me le contre ? Oui. Je connais le secret des épées des inquisiteurs. A moi de te montrer les miens. »

L'épée du chevalier se mit alors à luire d'un feu blanc et elle explosa en un millier de minuscules fragments de métal :

« C'est vous ! rugit le chef des guerriers de l'ordre.

– Ravi que vous me reconnaissiez ! railla le mage.

– Mon maître s'occupera bientôt de toi... Sombre-Orage...

– Peut-être... Mais en attendant, tu ferais mieux de rentrer chez toi.

– Comment oses-tu m'ordonner de...

– Tu m'ennuies, chevalier. Fais ce que je te dis et n'en parlons plus. »

D'un revers de la main, il lança un éclair sur le guerrier qui disparut dans des flammes avec un cri de frustration. L'étranger se tourna vers Carana et elle put voir qu'il portait une longue barbe argentée. C'était d'ailleurs la seule chose qu'on pouvait voir dépasser de son capuchon :

« Relève toi, jeune fille, dit il en tendant une main à Carana qui le regarda sans comprendre. Prends ma main, répéta-t-il. Non ? Eh bien reste par terre, si ça te chante.

– Que nous veux tu ? demanda l'une des sœurs d'un ton péremptoire en pointant son arc sur lui.

– Vous demander de reconsidérer ma proposition. Rejoignez l'Eranie et ralliez vous à moi.

– Jamais ! Nous sommes de taille à nous défendre !

– Comme aujourd'hui ? Ha ! Oui. Oui, vous résisterez ! Mais pour combien de temps ? Si les vôtres se font tuer à petit feu, vous ne tiendrez pas plus de cinq ans.

– Nous prendrons le risque.

– Enfin... vous savez ce que vous faites... Comment te nommes tu mon enfant ? demanda le magicien du nom de Sombre-Orage en se retournant.

– Car... Carana...

– Carana, murmura-t-il. Je tâcherai de m'en souvenir. Bonne chance à toutes. »

Il joignit alors ses mains au-dessus de sa tête et il disparut. Un instant plus tard, les derniers chevaliers agonisants furent mis à mort et leurs corps entassés dans une fosse commune. Les cadavres des sœurs tuées au combat furent transportés au cœur de la forêt dans le sanctuaire des Arkiones en attente des rites funéraires.

Le soir venu, les mortes furent brûlées et honorées selon les anciennes coutumes. Puis, alors qu'elle partait chez la chaman pour penser ses plaies, Carana s'arrêta devant la hutte de celle qui était désormais la nouvelle reine. Des voix résonnèrent entre les arbres. Dont celle d'un homme.

Intriguée, la jeune Arkione s'approcha. Elle regarda à travers un morceau de bois et vit un étranger en cape blanche avec un bâton assis en face de la reine. Un druide :

« ... n'est pas intervenu pour rien, disait il. Il devait avoir une bonne raison.

– Comment votre ordre considère-t-il Sombre-Orage ? demanda la chef des Arkiones.

– Nous avons toute confiance en lui. Il nous a aidés à sortir de notre retraite et à combattre la menace des Terres Noires.

– Les Terres Noires ? Comment pouvez-vous penser aux Terres Noires ! tonna la reine.

– Peu nous importent les problèmes des hommes. Seule nous intéresse la survie des forêts. Et celle des Terres Noires est en danger.

– C'est Sombre-Orage qui vous l'a dit ?

– Oui.

– Mais enfin ! Qu'est-ce qui fait que vous avez une telle confiance en cet homme ?

– Il nous a donné une preuve. Une preuve secrète et irréfutable pour l'ordre. Mais je ne peux pas en parler...

– Très bien... Je vous remercie de votre visite.

– Tout l'honneur était pour moi votre Majesté. »

Carana s'éclipsa aussitôt pour que sa maîtresse ne la remarque pas et elle se dirigea rapidement vers sa première destination.

La jeune femme réfléchit aux paroles qu'elle venait d'entendre. *Si le mage était mauvais, pourquoi l'aurait-il sauvée ?* se demanda-t-elle. *Non. Le druide avait sans doute raison.* Et c'est sur cette pensée rassurante qu'elle entra dans la hutte du chaman. Mais malgré tout, des dizaines de questions sans réponses tourbillonnaient dans son esprit.

Après plus de six journées entières de chevauchée, Tyralias arriva en vue de Luin Azreih, la capitale du comté de Luindel. Et il était temps, car la réserve de vivres du jeune bandit était presque vide.

Comme à l'accoutumée, il laissa son cheval en dehors de la ville, près de l'abreuvoir prévu à cet effet. Puis il passa devant les gardes, prit son air le plus indifférent et ces derniers le laissèrent entrer. *Au moins, grâce aux inquisiteurs, on peut entrer comme on veut*, pensa Tyralias.

Peu désireux de s'éterniser dans la luxuriante cité des marchands, le jeune homme alla immédiatement à l'auberge pour y acheter la nourriture dont il avait besoin et manger un morceau. Grâce à sa tenue et aux teintes sales qu'il avait sur le visage, Tyralias passa pour un adulte en pleine possession de ses moyens et le patron de l'auberge lui donna ce qu'il demandait sans poser de questions, dès que les pièces d'argent et de bronze eurent changé de mains.

Tyralias sortit aussitôt et enfourcha sa monture qui venait de se désaltérer et de manger un bon tas d'avoine à l'extérieur des murs de la ville. Et de nouveau, le cavalier galopa en direction de Trab Caran.

Le paysage verdoyant défilait sous les sabots de la jument et en une demi-journée, Tyralias atteignit la frontière. Et comme à toutes les frontières, il y a des contrôles. L'apprenti descendit de cheval et le mena par la bride à l'abri des arbres et commença à s'enfoncer dans les bois. C'était une chance que l'empire de Jariam fut recouvert de nombreuses forêts.

Dès qu'il jugea s'être assez éloigné du bord de la route, Tyralias bifurqua et avança en suivant une trajectoire parallèle à celle qu'il empruntait auparavant. Une heure plus tard, il rejoignit le chemin désormais pavé. L'empire avait décidé de paver les routes de son royaume principal afin de montrer sa supériorité.

Le jeune voleur aurait pu passer par la douane car depuis l'inquisition, les péages n'étaient plus en vigueur. En revanche, les gardes frontaliers fouillaient systématiquement les voyageurs et Tyralias savait qu'il aurait eu du mal à expliquer la présence de toutes les dagues qu'il portait sur lui, ainsi que les nombreux crochets à serrure que seuls les cambrioleurs possédaient.

La diplomatie, et en encore moins la discussion, étaient des méthodes que le garçon aux habitudes furtives et guerrières ne prisait pas particulièrement. Lorsqu'il avait quelque chose à faire, il préférait le faire vite, sans que personne ne lui mette des bâtons dans les roues.

Le soir approchait rapidement et déjà l'horizon se teintait de couleurs ocre et pourpre. Les ombres des arbres s'étiraient sur la route telles de sombres toiles d'araignées. Des caravanes marchandes croisaient souvent le chemin de Tyralias qui les dépassait sans même lever la tête.

Quand l'ombre eut gagné le sommet des rares collines verdoyantes et que le soleil devint rasant, le jeune bandit arrêta sa monture et alla s'installer près d'une rangée de buissons. Depuis son départ dans les contrées du nord, le paysage avait beaucoup changé. Les forêts d'habitude si luxuriantes et pleines de vie avaient laissé la place au grand plateau du comté de Luindel et aux plaines de du nord de Trabak.

Tyralias dressa sa tente en accrochant les cordes aux troncs de la végétation bordant son camp de fortune. Il alluma un petit feu entouré de pierres au-dessus duquel il fit cuire un lapin qu'il avait abattu quelques heures plus tôt. La chaire cuite remplit merveilleusement le ventre vide du garçon qui alla s'étendre sur sa couche faite de couvertures moisies. Ses yeux se fermèrent rapidement et il s'endormit... d'un œil, comme tous les voleurs.

Le noir du sommeil s'estompa quand Tyralias entendit un grondement régulier. Même dans son léger sommeil, il avait du mal à distinguer ce bruit. Mais ces sons sourds l'agaçaient et il s'éveilla. Quelques instants plus tard, il comprit que c'étaient des chevaux qui galopaient.

Le choc du métal cognant contre lui même et les pas lourds des coursiers laissa supposer à l'oreille bien entraînée du jeune bandit que les cavaliers qui approchaient étaient armés.

Tyralias enfila sa cape et sortit de sa tente à pas feutrés. L'aube n'était pas encore là. Seul le ciel qui s'éclaircissait imperceptiblement à l'est laissait deviner que le soleil allait se lever. Silencieusement, l'apprenti s'avança à travers les buissons épineux et les pins qui le dissimulaient. Il arriva enfin au bord de la route et il attendit.

Les sabots des chevaux cognaient de plus en plus fort contre les pavés et Tyralias distingua enfin les cavaliers au sommet de la dernière colline. Apparemment, eux aussi se dirigeaient vers Trab Caran qui devait se trouver à une vingtaine de lieues au sud.

Quand ils arrivèrent au niveau de Tyralias, celui-ci comprit immédiatement qui ils étaient. Les montures étaient recouvertes d'une carapace d'acier et les casques ornés d'un plumet ne laissaient aucun doute. Seuls les chevaliers l'Alian portaient cette armure. Et seuls eux auraient osé parcourir les routes de nuit sans rien avoir à craindre.

Le cœur du bandit se mit à battre fortement contre sa poitrine alors que les cavaliers s'éloignaient au loin.

En un quart d'heure, Tyralias avait rangé et nettoyé son camp et installé ses bagages sur le dos de sa jument qui renâcla un moment avant de s'élancer dans les premières lueurs de l'aube.

Le vent frais du matin fouettait son visage creusé par la fatigue. Tyralias galopait depuis deux heures et l'angoisse qui le tenaillait faillit le submerger entièrement lorsqu'un nuage sombre émergea de derrière la dernière colline le séparant de Trab Caran.

Le panache de fumée prit une forme de plus en plus distincte au fur et à mesure que Tyralias se rapprochait. Une fois en haut de la butte, il put contempler la ville dans toute son horreur. Un immense brasier s'étendait dans le quartier des commerçants... là où se trouvaient les bâtiments de la guilde.

Même de loin, on pouvait voir la bannière aux ellipses flotter au centre des maisons déjà calcinées. Une barricade temporaire avait été érigée pour entourer le désastre.

Le jeune homme resta prostré, les yeux noyés de larmes, le cœur enserré dans une main glacée.

Le cri de corbeaux éveilla Tyralias un instant. Les volatiles se dirigeaient vers la cité en flammes. Sur un ordre bref de son cavalier, la jument descendit la colline pour rejoindre Trab Caran.

Cinq chevaliers gardaient l'entrée de la porte principale. Tyralias préférerait ne pas se faire remarquer et décida de partir vers les remparts Est des marchands. Le feu a la particularité de faire exploser la pierre humide, et ça, les voleurs le savaient bien.

Le jeune bandit trouva enfin ce qu'il cherchait. Un pan de mur s'était effondré et les énormes blocs de pierre étaient noircis en plusieurs endroits.

Tyralias descendit de sa monture, prit un foulard grisâtre qu'il accrochait toujours à la selle et se le mit autour de la tête pour se protéger de la fumée et de la chaleur du feu. Il escalada alors les gravas, tout en faisant attention de ne pas glisser.

Des dizaines de cadavres de brûlés jonchaient le sol noir de cendres. Tyralias connaissait les rues par cœur et il se faufila sans mal entre les décombres. Les dernières habitations encore en flammes n'étaient pas celles abritant l'entrée principale de la guilde.

Cette légendaire entrée donnait accès aux anciens tunnels ayant permis la construction des égouts. Mais Tyralias frémit en voyant que ces fameuses maisons étaient déjà carbonisées. Son esprit pourtant endurci s'effondrait au fur et à mesure qu'il avançait. Tant de visages familiers le regardaient, la vie ayant quitté leur corps. Tant d'amis gisaient sur le sol, sauvagement frappés. *Et lui ? Ce n'était pas ce grand assassin, Ernalos ?*

Et elle ? N'était-ce pas Aretira ? La célèbre voleuse aux mille doigts agiles ?

Submergé par le chagrin, il eut un sursaut quand il entendit des voix rauques résonner derrière une auberge à moitié détruite. Il s'agenouilla aussitôt sur le sol et se rapprocha pour savoir qui parlait :

« ... devrions surveiller le quartier bordant le mur, disait l'un.

– On a déjà regardé trois fois ! J'en ai marre de patrouiller. Ils sont tous morts de toute façon, répondit l'autre chevalier, car Tyralias venait d'apercevoir leurs capes grises.

– Peut-être. Mais l'exécuteur n'est pas d'une nature très clémentine envers ceux qui laissent échapper des prisonniers. Et je n'ai pas envie de finir sur la potence comme leur chef !

– Il n'a eu que ce qu'il méritait ! La région sera enfin débarrassée des voleurs. Rejoignons notre groupe. Il n'y a plus rien à faire ici.

– Tu as sans doute raison. »

Les bruits de pas s'éloignèrent, indiquant que les chevaliers s'en allaient. Tyralias se redressa et courut discrètement vers l'entrée dévastée de la guilde. Comme l'avaient dit les guerriers d'Alian un instant plus tôt, il n'y avait plus personne. Les chevaliers étaient tous partis.

Le jeune homme descendit lentement les marches où les victimes du massacre s'accumulaient à chaque tenon. Des torches brûlaient encore, éclairant faiblement les tunnels de pierres. Les gouttes d'eau résonnaient dans les galeries et un silence macabre régnait dans la guilde.

Tyralias arriva enfin dans la grande salle. Il eut un pincement au cœur en voyant certaines de ses connaissances allongées sur le sol trempé de sang, une épée plantée dans le ventre. Il eut tout de même une vision qui le réconforta quand il aperçut plusieurs dizaines de chevaliers gisant morts sur les dalles.

Le froid...

Le silence...

Et enfin, le désespoir...

Tyralias sentit ses jambes céder sous lui lorsque ses yeux croisèrent un visage... *Son visage.*

Poussant un cri de rage, il courut vers la jeune fille qui le regardait sans le voir. Le corps d'Heliana portait de longues entailles et du sang maculait le devant de sa tunique. Tyralias sentit des larmes couler et il ne se rendit même pas compte qu'il appelait le nom de son amie. Il posa sa tête sur ses genoux et la berça comme il le faisait autrefois.

Il ne sut pas combien de temps il resta là, sans bouger. Un froid glacé s'était abattu sur lui. Un vide aussi profond qu'un gouffre sans fin s'était

ouvert dans son âme. Il ne serait plus jamais le même... *Et ils paieraient pour ça ! Ils paieraient... Tous !*

Quand il eut fait son deuil, Tyralias ferma délicatement les yeux d'Heliana et il la recouvrit d'une cape qui gisait à côté d'elle.

Il se releva, jeta un dernier regard aux cadavres de ses frères tombés, puis il se dirigea vers la sortie. Il savait maintenant quel était son devoir. Il devait prévenir son père pour que les autres membres de la guilde soient sur leurs gardes.

Il se rappela alors ce que lui avait dit Myrthanos. Il était lui aussi un membre des serviteurs de Guanios. Pensant à son dieu, le priant comme il ne l'avait jamais fait avant, il s'imagina dans l'esprit du chef de la guilde du nord :

« Père ! appela-t-il. Père !

– *Tyralias ? s'exclama une voix qu'il connaissait bien. Tout va bien ?* »

Mais Tyralias ne répondit pas. Il se sentit attiré au fond d'un abîme de désespoir. Comme il n'avait pas de réponse, Myrthanos s'inquiéta et lança de nouveau un appel :

« *Qu'est-ce qui se passe ? Tu es blessé ? Tu es prisonnier ? Il s'est passé quelque chose...* »

Concentrant toute son attention sur ce qu'il voyait autour de lui, Tyralias projeta du mieux qu'il put le désastre qui l'entourait :

« VOIS ! fut la seule chose qu'il réussit à penser. »

Il y eut un instant de silence, puis un cri de désespoir mêlé de rage retentit dans l'esprit du jeune bandit :

« Nooooooooooooo ! gémit son père. »

Puis le contact fut rompu. Tyralias n'arrivait plus à se concentrer. Il s'arracha finalement à la peur qui l'étreignait comme un étau de métal chauffé au rouge. Il devait se venger !

Mais il devait aussi s'échapper, et il décida de courir le moins de risques possibles. Apparemment, celui connu dans tout l'empire de Jariam sous le nom de l'exécuteur, était là. Dans Trab Caran. Mais Tyralias se jura que même si il s'échapperait en silence, il tuerait tous les chevaliers qu'il trouverait sur son chemin.

Il reprit la rue qu'il avait empruntée pour venir et se dirigea vers le monticule de pierres grosses comme un mulet. Il les escalada à nouveau et se retrouva hors de la ville. Mais un détail le frappa lorsqu'il regarda la plaine. Son cheval n'était plus là.

Même si il était resté plusieurs heures dans les catacombes, la jument ne se serait pas sauvée. Il y avait de l'herbe là où il l'avait laissée.

Un hennissement attira l'attention du bandit sur sa gauche. Trois hommes en armure le fixaient du regard. Deux d'entre eux pointaient des arbalètes dans sa direction, tandis que le troisième tenait la jument de Tyralias par la bride :

« Halte là ! Ne faites pas un geste ou j'ordonne à mes hommes de tirer ! »

Tyralias observa un instant ses adversaires, puis il dégaina son sabre situé dans son dos aussi vite que l'éclair.

Une seconde plus tard, deux *clac !* secs retentirent. Les carreaux filaient à toute vitesse sur Tyralias qui para le premier avec son arme. Mais le deuxième lui écorcha l'épaule, lui arrachant un grognement.

Les deux guerriers en surcot gris chargèrent alors, épée au poing. Ils avaient l'intention de prendre leur adversaire en tenaille, mais ils n'eurent pas le temps.

Tyralias courut vers le premier des guerriers et lui lança une de ses dagues à cinq pas de ce dernier. L'homme esquiva le projectile, mais cela lui coûta la vie. Le bandit, profitant de la diversion, passa sous sa garde et lui enfonça froidement sa lame dans le corps.

Un choc violent projeta Tyralias sur le côté et il se retourna pour voir le deuxième soldat se précipiter sur lui en hurlant, l'épée levée. Le jeune homme laissa glisser l'attaque sur sa lame, se coula lestement derrière son ennemi, lui saisit la tête d'une main, et lui brisa la nuque de l'autre.

Le troisième, un chevalier, éclata de rire en montrant la jument :

« Bien joué, sale voleur ! Mais tu n'iras pas loin ! Je tiens ta monture et si tu te sauves, je préviens les autres.

– Tu n'en auras pas le temps ! cracha Tyralias.

– Alors viens la récupérer ! »

Et le guerrier sortit son épée de son fourreau en s'avançant délibérément sur le jeune bandit. Mais ce dernier n'avait pas la volonté de lutter au corps à corps. Il sortit d'une de ses poches l'étrange triangle que lui avait donné Myrthanos :

« Jolie babiole ! railla l'autre. Mais ça ne te sauvera pas ! »

Tyralias tendit son bras en arrière et le ramena en avant aussi rapidement qu'un serpent mordant une souris. Il y eut un éclat blanc et un murmure étouffé. Le chevalier regarda, incrédule, sa poitrine défoncée par l'arme triangulaire. Il eut un spasme violent, puis il s'écroula sur le sol herbeux des plaines de Trabak.

Tyralias courut vers sa monture en tenant son bras blessé, l'enfourcha, et partit au galop en direction du nord... *Vers les derniers membres de sa famille...*

4

Antarion regardait les reflets du soleil sur la lame de son épée. Douze années avaient passé depuis qu'il l'avait reçue de son oncle. Et depuis ce jour, il s'était entraîné sans relâche, jetant toute sa frustration et sa noirceur dans la discipline du combat au sabre. Et maintenant, il était devenu imbattable.

Imbattable, parce qu'il avait vaincu son oncle Ardan en combat singulier quelques semaines plus tôt et que c'était la seule personne qui réussissait à l'égaliser. Mais Antarion était enfin devenu le meilleur. Et sa rancune envers les autres elfes de son âge trouvait enfin un exutoire.

Une grande clameur s'éleva à l'extérieur des tentes, annonçant l'entrée des concurrents. Les personnes voulant entrer dans l'ordre des mages avaient déjà passé leurs épreuves. Aujourd'hui, c'était au tour de ceux voulant appartenir à la garde royale.

Bien sûr, Antarion avait, de droit, la possibilité d'appartenir à la caste des elfes légendaires. Mais lui, voulait gagner son rang et montrer au peuple entier d'Algamar qu'il était le meilleur.

Les adversaires entrèrent en file indienne dans l'arène aménagée. Les bannières flottaient dans le vent de l'été. Des milliers de personnes étaient assises dans les gradins, observant les nouveaux arrivants en poussant des cris lorsqu'ils les reconnaissaient.

De par les qualifications, Antarion entamerait son épreuve à la fin, en dernier. Les autres elfes lutteraient contre des sergents entraînés qui ne se battraient pas aussi bien que d'habitude. Mais le fils de Mathilda voulait quelque chose de grand. Et il avait défié le général Tranian. Ce dernier se montrait toujours méprisant avec la fille du précédent souverain, et en particulier avec son fils.

Ce jour était le moment rêvé pour remettre les choses à leur place. Des trompettes sonnèrent le début du premier combat. Il fut bref car le jeune

elfe aux doubles tresses se fit désarmer en quelques minutes. C'était le but de l'épreuve. Désarmer l'adversaire pour être victorieux.

La fille suivante eut plus de succès. Après deux minutes de passes d'armes, elle réussit à faire sauter l'épée du soldat en armure d'argent. Elle ne fut pas la seule à réussir son épreuve. Les trois candidats suivants arrivèrent à leur fin plus ou moins vite, suivant l'habileté de chacun.

Puis, alors que les applaudissements devenaient assourdissants, Antarion se leva du banc sur lequel il attendait. Tandis qu'il rejoignait le centre de l'arène, Tranian arriva en se téléportant. *Utilise ta magie tant que tu le peux*, pensa Antarion en braquant un regard perçant sur le général.

Aussitôt, il n'y eut plus aucun bruit. Le silence venait de s'abattre sur le terrain recouvert de sable rouge. Tout le monde attendait. Antarion savait que c'était Tranian que les elfes respectaient et honoraient par ce silence. Mais il allait les faire changer d'avis... bientôt...

Le roi Kadona leva les bras et annonça la formule rituelle précédant chaque affrontement. Puis il claqua dans les mains. C'était le signal. Celui qu'Antarion avait attendu toute sa vie.

Les deux adversaires ne se jetèrent pas l'un sur l'autre, contrairement aux autres concurrents, car ils connaissaient les risques d'une attaque mal préparée. Au lieu de quoi, ils se mirent à se tourner autour, comme des requins autour d'une proie invisible.

Tranian décida alors d'entamer le combat. Il s'avança vers Antarion d'un pas souple et détendu. Son arme brillait de milles feux. *Il a dû l'astiquer pendant des heures pour aujourd'hui*, ricana intérieurement le fils de la princesse.

Les premières passes d'armes firent résonner les chocs de l'acier frappant contre lui même. C'étaient des attaques simples, destinées à tester l'adversaire. Mais Antarion s'en moquait. Il préférait jouer la comédie et attendre le moment opportun.

Comme il était totalement insensible à la magie, cela lui donnait un net avantage. Il l'avait découvert un jour, alors qu'il s'entraînait contre son autre oncle, Tellner. Un combattant a pour habitude de frapper le dos tourné à son adversaire pour accélérer la vitesse de ses coups. Et comme tous les elfes possèdent la magie, chacun est capable de sentir les meïars, comme les appelait sa mère, évoluer dans l'espace, donnant une idée de l'endroit où se trouve l'autre. Mais avec Antarion, c'était impossible, et les elfes qui s'étaient battus contre lui le savaient... mais pas Tranian.

Après plusieurs minutes, la tension dans l'arène se détendit quand les spectateurs comprirent que les deux antagonistes étaient de force égale. C'est là qu'Antarion décida d'augmenter la vitesse du combat. Il attaquait,

vif comme un serpent, frappant sous tous les angles selon un schéma répétitif qui fit reculer Tranian vers les bords des gradins. Des cris de surprises émanèrent des elfes qui soudain, furent totalement absorbés par le duel.

Le général reprit finalement contenance et donna l'impression de forcer son adversaire à reculer, même si ce n'était pas vrai. Antarion décida que la farce avait assez duré. Il se décala sur le côté, prit appui sur le sol et commença à fouetter l'air de son sabre. Les sifflements menaçants de la lame surprirent le général le temps pour le jeune elfe d'entamer la phase finale du duel.

Les coups pleuvaient à une telle vitesse sur Trenian qu'il dut céder du terrain comme il ne l'avait jamais fait dans sa vie.

Antarion tourbillonnait littéralement dans les airs et il ne faisait plus qu'un avec son arme et, au dernier moment, ralentissant sa charge, il laissa le général pointer son épée sur lui. Antarion leva alors son genou, plaça sa lame le long de celle de son adversaire et en coinça le bout dans la garde. Appuyant de toutes ses forces comme un levier, il désarma Tranian en un instant, et l'épée de ce dernier s'envola de plusieurs pas, avant de retomber dans la main gauche du jeune elfe qui remarqua que l'arène était devenue silencieuse.

Le général regardait, incrédule, son arme dans la main de son rival. Un claquement de mains retentit des gradins. Puis il recommença, suivi par d'autres, et bientôt, les applaudissements tonnèrent à l'adresse d'Antarion qui sourit à sa victoire. Il planta respectueusement la lame de Tranian dans le sol et sortit dignement de l'arène, sous les rugissements de la foule qui l'acclamait.

Une fois qu'il eut regagné la tente de sa famille, il se débarrassa de ses vêtements couverts de poussière et enfila la tunique gris-clair qu'il portait tout le temps. Un instant plus tard, Ardan et sa mère le rejoignirent, un sourire de pur bonheur sur leurs visages rayonnants :

« Bonne bagarre, mon neveu ! Tu es vraiment le meilleur dans tout Algamar.

– Je suis heureuse que tu aies trouvé ta voie, mon fils, dit la princesse.

– Mère. Tu ne crois pas que c'est contre nature que tu m'encourages dans cette discipline ?

– Pas du tout. Tu es très sûr de toi quand tu combats. Et c'est un plaisir de te voir heureux.

– Ce n'est pas ma faute si tout le monde me rejette !

– De toute façon, culpa Ardan, ils auront toutes les raisons du monde pour le faire. S'ils ne veulent pas perdre leurs oreilles, ricana le prince au regard interrogateur d'Antarion. Si nous rentrions ?

– Pourquoi pas ? Je ne veux pas que tout le monde me regarde comme une bête curieuse. Où est Kaneï ?

– Il doit sans doute nous attendre... lança Mathilda. Tu le connais. Il adore nous attendre. Ton compagnon à plumes t'a observé durant tout ton combat. Mais ne lui dis pas que je l'ai vu. Il se vexe si facilement.

– C'est promis. »

Après avoir traversé la grande place et dépassé la statue de l'intendant, ils arrivèrent dans le hall du palais. Tout en bavardant, ils montèrent les marches du grand escalier menant aux étages supérieurs et à la tour du conseil.

Ils empruntèrent le couloir recouvert de tapisseries et entrèrent dans la salle royale. Un cri strident leur vrilla les tympan, puis une boule grise leur fonça dessus en piaillant :

« Kaneï arrête ! ordonna Ardan en se poussant de côté pour laisser entrer sa sœur et Antarion. »

Le rapace ralentit ses mouvements d'aile pour venir se poser sur son perchoir : le bord de la grande commode à trophées :

« *Tu as gagné ! pépia Kaneï. Tu as gagné !*

– Oui, Oui ! C'est bon ! Calme-toi !

– *Mais je suis calme ! protesta le faucon. Alors ? Comment ont réagi les autres deux-pattes ?*

– Très bien. Ils n'en ont pas cru leurs yeux. Et Tranian non plus.

– *Je sais. J'ai vu ça. Il a lancé son bâton brillant en hurlant comme un loup.*

– Comment as tu pu voir ça alors que tu es déjà là ? s'étonna Antarion.

– Voir quoi ? voulu s'informer Ardan.

– *Je vole vite ! Tu l'as oublié ?*

– Voir quoi !

– Tranian a piqué la plus belle crise de nerfs du siècle, expliqua Antarion à son oncle qui se mit à sourire.

– Ça lui fera du bien. L'humilité est bonne pour l'esprit. Je pense que le jour où tu seras battu, Antarion, nous pourrons nous faire du souci. C'était impressionnant !

– C'est vrai mon fils. C'était merveilleux.

– Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure que tu contrôlais le combat du début à la fin. Et comment diable faisais tu pour te mouvoir si vite ! Je n'ai jamais vu quelqu'un être si rapide !

– Moi si ! répliqua Mathilda en souriant. Le jour où tu t'es battu contre Kertan. On ne voyait plus ton corps.